*Ami du Clergé* du 17 février 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Instructions du dimanche.** — XX. *2e Dim. de Carême :* La foi est légitime ; par où nous vient-elle, 81. — XXI. *3e Dimanche :* Le rôle du démon dans l'histoire du monde, 83.
**Pour la fête de S. Joseph.** — I. L'honorer, le prier, l'écouter, 84. — II. Notre modèle et notre patron, 86.
**Conférences aux Mères chrétiennes.** — IX. *Pour la fête de S. Joseph :* Le Pape, 87.
**Les Paraboles du Royaume.** — X. Les ouvriers de la vigne, 90. — XI. Le pharisien et le publicain, 92. — XII. Les invités au festin des noces, 93.
**Pour prêcher sur l'Histoire Sainte.** — XXV. Le livre de Judith, 94.
**En lisant.** — Lyautey le chrétien, 96.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### XX

2e Dimanche de Carême

LA FOI EST LÉGITIME ; PAR OÙ NOUS VIENT-ELLE

Mes frères,

La vie ne peut avoir qu'un but définitif, Dieu : Dieu cherché et servi dans le devoir sur la terre ; Dieu trouvé et possédé dans le ciel durant l'éternité.

Telle est la science vraie de la vie ; tel doit être, sinon le seul but, du moins le but suprême de tous nos efforts. En dehors de là, il n'y a que vide et désenchantement. Car Dieu est non seulement la joie promise à la vie future, il est déjà la joie offerte à la vie d'ici-bas, si on consent à la goûter au prix du sacrifice. Croyez-en, avec le témoignage de votre conscience, celui du Verbe éternel qui nous dit : « Ceux-là sont heureux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. »

Cet oracle divin distingue deux opérations dans l'œuvre de notre salut : écouter et pratiquer ; faire passer la vérité divine de la bouche de Dieu dans nos âmes, c'est-à-dire croire, et faire passer cette vérité de notre âme dans notre vie pratique ; en d'autres termes, mettre d'accord notre foi avec Dieu, et notre vie avec la foi.

Puisque Dieu est le but, et la foi le moyen de l'atteindre, il importe de vous parler de ce moyen, qui est le premier dans l'ordre du temps. Nous examinerons combien la foi est légitime et par où elle nous vient.

### I

La foi, dit l'apôtre S. Paul, est « le fondement des choses que l'on doit espérer et une pleine conviction de celles qu'on ne voit pas encore. » Cette définition veut dire que la foi consiste dans la ferme adhésion de notre intelligence à la vérité que Dieu avait annoncée aux Juifs par les prophètes, et qu'il a pleinement révélée ensuite par la bouche de son Verbe éternel, Jésus-Christ.

Cette vérité manifestée à sa plus haute expression au Calvaire, Dieu depuis vingt siècles la maintient immuable et vivante dans son Eglise, à laquelle il a donné la double mission de la propager et de la faire pénétrer dans chaque âme, pour y être la règle vivante de la conscience et un gage de la béatitude éternelle.

La foi, c'est donc notre âme tout entière, le cœur aussi bien que l'intelligence, la volonté autant que la pensée, acquiesçant à Dieu tel que la révélation le manifeste, tel que l'Eglise nous l'enseigne dans sa parole et nous le dispense dans ses sacrements ; c'est notre être tout entier disant à Dieu : « *Credo*, je crois. »

Il me semble qu'il y a dans la foi une *affaire d'honneur* entre Dieu et l'homme. Un homme que vous savez être juste, loyal, sincère, vous affirme un fait. Il ne peut vous en fournir la preuve matérielle; mais il est placé de manière à ne pouvoir se tromper, il est sûr de son affirmation et de lui-même. Afin de dissiper tout doute dans votre esprit, il a recours à cette formule solennelle : « Je vous en donne ma parole d'honneur. »

Si en face de cette attestation vous continuez à hésiter, n'offensez-vous pas celui qui vous parle ? Et si vous alliez jusqu'à lui répondre : « Vous en avez menti, » vous ajouteriez a l'injure le plus sanglant outrage.

Eh bien ! cette obligation qui consiste à croire l'honneur qui parle et va jusqu'a s'attester par le sang, cette obligation, elle existe, agrandie dans les proportions incommensurables de l'homme à Dieu. Dieu a parlé à l'homme, il lui a juré par un serment solennel : *Amen, amen dico vobis*, et il a ajouté à ce serment le témoignage invincible de son sang ; et l'homme jetterait à la face de l'infinie Vérité l'insulte du doute et de la négation ?

Aussi, depuis bientôt 2000 ans le genre humain n'a cessé de répondre à l'affirmation divine : « Je vous crois, je crois à votre honneur qui s'est attesté dans votre parole ; je crois à votre parole qui s'est attestée par le sang. » Et si des voix discordantes révoquent la parole du Christ, elles ne servent qu'a susciter de partout des affirmations au milieu desquelles se perd le cri de l'incroyance.

Avoir la foi, c'est donc croire fermement que Dieu n'a pas menti aux hommes ; c'est professer simplement que la parole de Dieu vaut pour le moins autant que celle d'un honnête homme. Convenez que Dieu ne demande pas trop de nous.

### II

Comment la foi entre-t-elle dans notre âme ?

Elle y entre par quatre portiques, qui s'appellent la mère, le père, le prêtre et Dieu.

1. Et d'abord *la mère*. L'Ecriture appelle l'homme l'être « qui est né de la femme. » Cette parole a un double sens : l'homme naît de la femme dans l'ordre de la nature, puisqu'il reçoit d'elle la vie du corps ; mais il en naît également, jusqu'à un certain point, dans l'ordre de la grâce, puisque la mère, si elle est chrétienne, lui donne en quelque sorte la vie de l'âme. Car la vie de l'âme, c'est la foi, *Justus meus ex fide vivit*. Or Dieu, par une délicatesse infinie de son amour, a voulu expressément que l'être appelé à nous donner la vie naturelle fût l'instrument prédestiné à nous procurer la vie surnaturelle. Il y a entre Jésus-Christ et la chrétienne revêtue de la dignité éminente de mère une sorte de pacte, en vertu duquel le Christ accorde à la femme

de devenir mère d'un être humain, à la condition que, devenue mère, elle le rendra père de son âme en y versant dès la première aurore de la raison, son nom, sa foi et son amour à lui.

Dans le christianisme maintes choses sont douces, maints aspects sont sublimes ; mais il me semble que rien n'est doux, rien n'est sublime comme cette disposition de la Sagesse éternelle qui fait de la mère le premier prêtre de l'âme et le premier héraut de la vérité. Dieu a donné probablement à la femme rachetée dans le sang du Calvaire une sorte de puissance surnaturelle spécialement propre à graver le nom de Jésus-Christ en caractères profonds dans l'âme de son enfant.

Que Dieu soit béni, au nom de toutes les mères et de tous les enfants, d'avoir fait jaillir de la même source le sang de la vie mortelle et le sang de l'éternité, la foi ! Regardez autour de vous : vous verrez des âmes qui, religieusement parlant, ont tout oublié, tout délaissé, peut-être tout profané ; vous verrez, sous les formes les plus variées, l'apostasie de Dieu, depuis le doute, l'indifférence, le scepticisme jusqu'à l'incrédulité ; mais dans ces cœurs si ravagés, vous trouverez, à certaines heures, une étincelle capable de tout raviver, le nom, l'amour de Jésus-Christ, écrit jadis là par la main d'une mère.

2. Le deuxième ministre de la vérité divine auprès de l'enfant s'appelle, du moins devrait s'appeler *le père*.

Il est évident que Dieu a voulu que son règne dans l'âme humaine commençât par la maternité. Mais ce que la mère a la gloire de commencer, le père a le devoir de le continuer et de le développer. La grâce se plaît à suivre l'ordre de la nature et à s'y adapter. Or, dans l'ordre de la nature, le cœur sent avant que l'esprit ne soit capable de juger ; le sentiment précède, chronologiquement parlant, le raisonnement. Il en sera de même dans l'ordre de la grâce. L'enfant commencera, docile à la voix du cœur, par croire ce que croit sa mère; mais dès l'éveil de sa raison, il agira selon qu'il verra agir son père. Dieu fasse qu'aucun désaccord n'apparaisse à son jeune regard entre ce que la mère enseigne par ses croyances et ce que le père enseigne par ses actes ! Car rien n'est imitateur dans la création comme l'homme, et rien n'est imitateur dans l'humanité comme l'enfant.

Si c'est un fils, il imitera le père, parce que celui-ci lui apparaît, à juste titre, comme l'être supérieur, la personnification de l'autorité et l'incarnation de la sagesse. Il imitera le père surtout dans ses travers et ses défauts, parce qu'il n'aura qu'à suivre les pentes naturelles de son être.

Pères de famille, si vous n'avez pas assez de force, assez de courage moral pour être de vrais chrétiens, sachez au moins paraître tels aux regards de vos enfants.

3. Le double sacerdoce du père et de la mère n'est pas le seul auquel il ait plu à Dieu de confier le règne de son Christ ici-bas. Après ces deux ministres du foyer vient le ministre du sanctuaire, *le prêtre*.

Le prêtre, qu'est-ce donc que cet homme étrange, si aimé et si haï depuis bientôt vingt siècles ? Cet homme, indéfinissable mélange de tendresse et de réserve, pendant qu'autour de lui l'humanité enfiévrée court après la joie, la richesse, la puissance, la gloire, lui, il regarde le ciel et y marche, sinon sans luttes, du moins sans hésitation. A le voir comme impassible au milieu du tourbillon terrestre, on pourrait croire qu'il n'aime rien ni personne... Gardez-vous de le croire ! Il aime avec une inexprimable énergie. Il aime les pauvres, les enfants, les âmes ; il aime peut-être davantage encore les pécheurs, et il aime par-dessus tout Dieu de qui il vient, par qui et pour qui il est prêtre. Que fait-il ? Il travaille, il enseigne, il parle, il exhorte, il console, il sèche bien des larmes, il prie. Cet homme n'a point de foyer ; il ne se lie à personne afin de pouvoir se donner à tous.

Eh bien ! c'est lui que Jésus-Christ envoie auprès de vos enfants. L'art chrétien a chanté, sculpté, peint les diverses fonctions du sacerdoce. On nous l'a montré au pied de l'échafaud, dans les bagnes, au milieu de toutes les contagions, sur les champs de bataille ou dans les ambulances. Tous ces ministères sont dignes d'admiration. Et cependant le prêtre au milieu de l'enfance, versant la vérité comme goutte à goutte dans ces âmes vierges, se faisant petit afin de condenser pour ainsi dire Dieu et ses attributs au point que l'âme d'un enfant puisse contenir l'Infini : ah ! cela est sublime par dessus tout, et je comprends que le sans-Dieuisme contemporain, exaspéré par la grandeur de ce spectacle et redoutant l'efficacité de cette tâche, ait pris pour un de ses mots d'ordre celui-ci : « Séparer l'enfance du prêtre, déconsidérer le prêtre aux yeux de l'enfance. » Il n'y a que trop réussi, hélas ! car les maux dont souffre actuellement notre société sont la résultante de cette séparation et de cette déconsidération. On en aperçoit aujourd'hui les funestes conséquences ; et n'est-ce pas cette constatation qui fait que malgré tant de charges dont sont accablés les pères de famille et malgré la crise que nous subissons, les parents chrétiens s'imposent les plus lourds sacrifices pour faire élever chrétiennement leurs enfants, et que les écoles chrétiennes voient s'accroître le nombre de leurs élèves ?

4. Enfin, le maître par excellence de la foi, c'est *Dieu*. J'aurais dû le placer au premier rang et non au dernier ; car père, mère, prêtre n'enseignent, n'ont d'action auprès de l'enfant que par lui, auteur de tout bien, de tout don. Ils ne sont que ses instruments, ses intermédiaires ou ses dispensateurs. Mais à défaut d'eux et même à leur appui, Dieu sait exercer directement, immédiatement son action sur l'âme de l'enfant. Pour cette grâce initiale comme pour les autres, il a ses secrets. Ou il donne des lumières intérieures qui portent à réfléchir, ou il fait sentir des attraits puissants qui inclinent l'enfant vers lui, ou il met sur son chemin quelqu'un qui lui sert d'initiateur dans la science de la foi, ou il se sert des événements pour lui ouvrir un horizon qu'il ne soupçonnait pas. Dieu a tant de moyens de pénétration dans les âmes ! Il faut qu'il en soit ainsi, pour que pas une d'entre elles ne quitte ce monde sans avoir reçu au moins une grâce suffisante, un secours assez puissant pour être sauvée, de telle sorte qu'aucune ne puisse lui reprocher de l'avoir exclue du salut apporté par Jésus-Christ.

* *

Bénissons Dieu, m. f., qui « nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, » la lumière de la foi, et qui a multiplié les canaux par lesquels elle nous arrive. Bénissons-le, nous dont le berceau a été illuminé de ses célestes clartés et qui avons grandi dans sa bienfaisante atmosphère. Prions-le de nous accorder une nouvelle croissance dans sa grâce et sa

connaissance, et de diffuser plus largement encore sa divine lumière sur le monde, afin que ceux-là la reçoivent qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur, et que ceux-là y reviennent qui s'en sont volontairement privés, afin que tous nous jouissions de l'indéfectible lumière de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

## XXI

### 3e Dimanche de Carême

LE RÔLE DU DÉMON DANS L'HISTOIRE DU MONDE

Mes frères,

L'histoire du monde, avec ses alternances de bien et de mal, d'actes sublimes et d'odieux forfaits, ne peut s'expliquer que par la lutte implacable et perpétuelle de l'Esprit mauvais contre Dieu pour se venger de sa déchéance, pour contrecarrer l'action divine et paralyser les effets de la Rédemption.

Depuis la décadence du sens religieux, on ne croit plus au démon, ou tout au moins à son action, à la part qu'il a dans nombre d'événements. C'est, dit-on, une fable semblable à celles des anciennes mythologies, qui n'est digne que d'un sourire amusé. L'impiété, les demi-chrétiens nient le démon, sans se douter que cette négation leur vient de ce mauvais Esprit lui-même, si intéressé à ce qu'on ne soupçonne pas son rôle. Il n'est cependant que de regarder autour de soi pour le reconnaître. Tout y atteste la marque d'une puissance satanique toute vouée au mal.

C'est de ce rôle du démon dans l'histoire du monde que l'évangile dont nous venons de faire la lecture me donne l'occasion de vous parler. Le sujet est trop vaste pour être résumé en un seul entretien. J'en réserverai une partie pour le dimanche de la Passion, dont l'évangile met encore en cause le Prince des ténèbres.

### I

Après la scène dramatique de la Genèse, où le père du mensonge avait vu l'homme s'en rapporter à sa parole, à l'encontre de celle du Créateur, l'action démoniaque ne tarda pas à se révéler par l'idolâtrie. Celui qui un jour avait, dans son orgueil, formé le rêve de s'égaler à Dieu (Is., XIV, 14), ne pouvait pas ne pas se promettre, quand la race humaine se serait répandue sur la terre, de supplanter Dieu dans son esprit, dans son cœur et dans ses hommages. Il l'amènerait à se créer de fausses divinités, sous l'image desquelles il se ferait l'objet de ses adorations.

L'idolâtrie, ou le détournement du culte dû à Dieu au profit d'une créature, a commencé, selon plusieurs auteurs, après le déluge, à la suite de la confusion des langues. Elle serait née des rapports des hommes avec les anges, qu'ils finirent par prendre pour des dieux à mesure que dans leur intelligence les fausses lumières de la raison usurpèrent la place de la foi.

Jusque là, la notion d'un Dieu unique s'était encore conservée. Les traditions primitives transmises par Noé à ses descendants ne s'étaient pas altérées; les patriarches en avaient maintenu religieusement la pureté. Mais après la dispersion de la grande famille humaine, les pratiques d'adoration envers un Dieu unique durent s'affaiblir et s'altérer. En se séparant, les tribus ou les familles s'établirent dans des contrées différentes ; de nouveaux besoins, des intérêts tout matériels les distrayèrent de la pensée de Dieu. Au surplus, la confusion des langues ne contribua pas peu à corrompre la notion de Dieu et de son culte ; avec la diversité des mots, cette idée elle-même subit quelques variations, si bien qu'à la place des dogmes primitifs, il se fit chez ces émigrés un vague mélange de vérité et d'erreur.

A la suite de S. Paul et de certains Pères de l'Eglise, Lamennais voit dans ces déviations trop réelles de la foi le résultat d'une suggestion de Satan qui, par une nouvelle ruse bien digne de la première, aspirait à se faire attribuer les honneurs divins. Comment n'aurait-il pas tiré avantage de la confusion des langues pour opérer la confusion des esprits touchant la divinité ? Le polythéisme ne devait pas tarder à faire son apparition.

L'historien Eusèbe se persuade que l'idolâtrie commença en Egypte, importée par Cham, le dernier des fils de Noé, dont nous savons l'irrespect envers son père, et qui se fixa sur les bords du Nil. Animaux utiles ou nuisibles, astres, objets inanimés, personnages héroïques y auraient été l'objet d'un culte d'adoration. Cham lui-même est regardé comme le Jupiter Ammon des mythologues, dont le nom n'est pas sans analogie avec le sien, dont les attributs rappellent plus ou moins ceux de la divinité, dont les modalités variaient selon le génie des divers peuples orientaux, et autour duquel viennent se grouper quantité de faux dieux.

### II

Le démon, en inspirant toute cette mythologie et afin de l'implanter parmi les hommes, avait tout à la fois dénaturé la notion de Dieu et de son œuvre créatrice, et embelli l'erreur de façon à la rendre agréable, attrayante aux imaginations orientales. Il est allé plus loin, et exploitant la tendance de notre nature à favoriser les appétits sensuels, il divinisa les passions et la passion elle-même ; il mit tous les vices, même les plus abjects, sous la protection d'un dieu ou d'une déesse ; et dès lors les désordres de l'Olympe eurent leurs apologistes et leurs imitateurs autorisés parmi les humains.

Le recours à ce qu'on appelait dans l'antiquité les oracles, et dont les équivoques sont restées célèbres, ce recours, dis-je, fut l'origine de la magie. Si celle-ci, en effet, est l'art de mettre l'Esprit du mal au service des hommes pour les tromper et leur nuire, qui peut douter que cette définition lui convienne ? On trouve cet art diabolique exercé dès les premiers temps du monde, et la plus ancienne mention qu'on en lise dans les Livres Saints est celle de l'Exode (VIII), où les magiciens de Pharaon s'appliquent à imiter les miracles de Moïse, mais sont réduits bientôt à s'avouer impuissants.

Ce genre de séduction, si fréquent dans le monde antique, s'est perpétué jusqu'à l'avènement du Christ, en passant des faux prophètes de l'Ancien Testament aux imposteurs qui s'étaient fait admettre jusque dans la cour des empereurs romains. On sait comment Néron s'en était entouré, quel crédit ils prirent sur lui et ensuite sur ses successeurs, et comment, pour garder sa faveur, Simon le magicien s'éleva dans les airs, d'où il fut précipité à la prière de S. Pierre. La magie devint si accréditée chez les princes et chez le peuple, que les infidèles et les tyrans n'hésitèrent pas à lui attribuer les miracles par lesquels fréquemment les martyrs sortaient sains et saufs des

tortures. Le Sauveur avait déjà signalé, comme nous venons de le lire, l'inanité de ces pratiques en faisant remarquer aux pharisiens que Beelzébuth ne pouvait se chasser lui-même et qu'un pouvoir supérieur devait l'emporter sur lui.

Mais le prestige de ces supercheries devait avoir sa fin. La magie parut bien insuffisante aux Césars dont elle n'avait pas rempli le but ni satisfait les trop crédules espérances. Valérien et Julien l'Apostat, trompés par les promesses de devins, ne surent qu'en dire. Mais ce que ces sorciers n'avaient pas prévu, c'est que, comme ceux de Nabuchodonosor, ils périrent par les ordres de ceux-là mêmes que leurs mensonges avaient trop longtemps égarés. Un des magiciens du palais de Valens ayant trempé dans une conspiration contre l'empereur, non seulement le coupable fut mis à mort, mais on traqua de toutes parts ceux qu'on soupçonnait de se livrer à ces pratiques superstitieuses.

La magie et les oracles cessèrent avec la paix de l'Eglise par le triomphe de Constantin. Les exorcistes qui, durant les trois premiers siècles, avaient dû fréquemment exercer leurs fonctions, n'eurent plus à les remplir qu'en de rares occasions. Mais, comme Satan ne manque pas plus d'ingéniosité que de malice, il se prit à tourmenter quelques âmes par des possessions ; et quand il ne pouvait rien sur les intelligences, il cherchait à tourmenter les corps : c'était encore combattre Dieu. La magie ne se manifesta donc que très rarement dans le cours du moyen âge. Les hérésies en tinrent lieu et furent une compensation pour l'ennemi infernal ; il se plut à les fomenter et à les entretenir, bouleversant pour longtemps les âmes, dont les unes luttaient pour la vérité et les autres pour le mensonge.

Mais une des principales œuvres démoniaques fut, sans contredit, cette révolte du XVIe siècle qui, sous le prétendu nom de Réforme, donna pour fauteurs à la plus hideuse des hérésies un moine apostat et un clerc déshonoré. A l'instigation de Satan, tous les dogmes fondamentaux du christianisme furent attaqués de front, l'un après l'autre, toutes les vertus furent bafouées, les vices et les plus grossières passions exaltés, tous les excès justifiés, les persécutions et les guerres civiles déchaînées, les massacres, les pillages, les incendies organisés, sur l'ordre de princes renégats ou avec la complicité de certains autres coupables de faiblesse.

Avec le protestantisme, la magie reprit son rôle longtemps oublié. Avec elle apparaissent simultanément le jansénisme hypocrite, le philosophisme railleur, l'incrédulité audacieuse, et enfin la Révolution, qui vint unir toutes les orgies de l'esprit au plus cynique dévergondage des sens. Ce fut pour l'enfer une nouvelle période de triomphes. Ouvertement, sans rien cacher de ses desseins de destruction religieuse, il fit nier le surnaturel, rejeter toute action de Dieu dans l'ordre des choses physiques ou morales, substituer et opposer la science humaine à la foi.

Un des plus curieux phénomènes de cet état de choses, c'est la négation chez les impies de l'existence du diable qui les enserre de toutes parts, les pousse dans toutes leurs prétentions, leur persuade qu'ils ont pour eux l'évidence, la certitude, le droit. Et le maudit, qui se fait ainsi nier lui-même par ses victimes, ne se condamne à une sorte d'oubli que pour perpétrer plus sûrement le mal, tout le mal qu'il veut accomplir. Non content de leurs doctrines d'impiété, il les veut au pouvoir pour en favoriser la diffusion, pour renverser les lois primordiales de la société et les remplacer par une législation nouvelle faite à son image.

* *

Je m'arrête ici, m. f., nous compléterons cette étude le dimanche de la Passion. La revue historique que nous venons de faire, toute brève qu'elle soit, vous révèle le double rôle du démon : il poursuit sans arrêt son œuvre de haine ; et néanmoins, il se dissimule, il se tient caché, afin de laisser croire aux hommes qu'ils agissent par eux-mêmes. Prions Dieu, m. f., de nous préserver des pièges de l'auteur de tout mal, et d'éclairer les malheureuses âmes qu'il tient sous sa domination. Ainsi soit-il.

---

## POUR LA FETE DE S. JOSEPH

### I

#### L'HONORER, LE PRIER, L'ÉCOUTER

Mes frères,

Qu'elle est puissante cette action cachée de l'Esprit-Saint qui gouverne par le dedans la vie de l'Eglise et des âmes, développant, selon le besoin des temps, les dévotions nées de sa doctrine ! Après Gerson et S. Bernardin de Sienne, sainte Thérèse propage et j'allais dire aussi accrédite le culte de S. Joseph. Trois siècles après, cette dévotion a pris dans la piété catholique une telle place que Pie IX n'a pas hésité à proclamer le saint Patriarche Patron de l'Eglise universelle, et que Léon XIII, en instituant le mois du Rosaire, a associé le nom de Joseph aux supplications en l'honneur de Marie.

Pour entrer dans les vues du Chef de l'Eglise, je me propose de vous dire que nous devons *honorer* S. Joseph comme Jésus l'a fait, lui *demander* ce que Jésus a reçu de lui, et *apprendre de lui* ce que Jésus nous enseigne par lui.

### I

Nous devons honorer S. Joseph. Il y a à cela diverses raisons. Une seule nous suffira, parce qu'elle suppose les autres et l'emporte sur elles : c'est que Jésus lui-même l'a honoré. Et si c'est là la raison de notre culte, c'en doit être aussi la mesure.

Est-il besoin d'une autre réponse pour imposer silence aux censeurs chagrins qui, sous prétexte de ne pas frustrer Dieu de nos hommages, trouveraient excessifs ceux que nous offrons à son Père nourricier ? Certes, ce serait une impiété d'exalter une créature aux dépens de Dieu. Mais tant qu'en ces honneurs on se borne à imiter Dieu, tant qu'on les règle sur ceux que Dieu lui-même lui a rendus, on est assuré, selon une expression vulgaire, d'être dans la note, de ne la point dépasser, et l'on serait au-dessous, si l'on n'allait pas jusque là.

Le reproche que nous font les protestants de la part excessive que nous donnons à Marie dans notre culte, ce reproche atteint Dieu d'abord. Pourquoi a-t-il associé Marie au plus grand de ses desseins ? Pourquoi a-t-il fait d'elle la Mère de son Fils, le canal de la grâce rédemptrice, l'auxiliaire indispensable de son amour ? Mais, après Marie, nul n'a été favorisé de Jésus à l'égal de Joseph. Au-dessous de la Trinité divine, je le vois faisant partie de la trinité de Nazareth. Et chose surprenante, déconcer-

tante même au premier abord, la préséance entre ces trois personnes est en raison inverse de leur dignité respective : Joseph, le dernier en excellence, est investi de l'autorité. Le droit de commander lui appartient ; il représente Dieu le Père ; Jésus lui obéit comme s'il était son père dans toute la force du terme.

Que, dans sa profonde humilité, S. Joseph se soit tenu, autant qu'il le pouvait, à la dernière place ; qu'il n'ait exercé l'autorité déléguée par le Père céleste sur Jésus et Marie qu'avec la plus grande réserve, cela ne fait aucun doute. Mais il n'en est pas moins vrai que Dieu, en le constituant Chef de la Sainte Famille, l'a singulièrement honoré.

Après cela, pourrions-nous craindre d'excéder dans le culte que nous lui rendons ? Le Joseph de l'Ancien Testament avait été mis à la tête de la maison du Pharaon et intendant de tout le royaume d'Egypte. Le Père céleste a témoigné au nouveau Joseph une confiance d'autant supérieure à celle témoignée au fils de Jacob, qu'incomparablement plus précieux étaient les trésors confiés à sa vigilance. Dieu n'a rien de plus cher que son Fils, et après lui que sa très sainte Mère. En les mettant sous la garde de Joseph, il nous a montré jusqu'où peuvent aller nos hommages envers lui.

## II

C'est une des formes du culte que la prière. Les infortunés que nous sommes ici-bas en viennent vite à se jeter aux pieds de ceux que nous honorons, à leur adresser des requêtes. Notre dévotion envers S. Joseph devra donc se traduire en supplications.

Ici, la piété catholique a pris une direction particulière. Sans exclure les grâces spirituelles, et en mettant au premier rang celle d'une bonne mort, dont S. Joseph est le patron attitré et par ailleurs tout désigné, ce sont surtout des faveurs temporelles, des bienfaits matériels que les fidèles sollicitent de sa protection.

Ce fait me paraît s'expliquer par deux raisons.

La première est l'assimilation du Chef de la Sainte Famille au Joseph de l'Ancien Testament. Or, le rôle du fils de Jacob en Egypte a été de pourvoir à la subsistance de tous les peuples éprouvés par la famine. Lorsque, de près ou de loin, des envoyés venaient au Pharaon exposer leur détresse, il répondait invariablement : « Allez à Joseph » ; et c'est celui-ci qui accueillait leurs requêtes. Quoi d'étonnant qu'à ce souvenir les fidèles aux prises avec les difficultés matérielles aient recours à celui qui semble avoir été établi le dispensateur de toutes les richesses ?

La seconde raison se tire des fonctions que Joseph eut à remplir à l'égard de Jésus. Dieu, dont le Psalmiste (Ps. CXLIV, 16) dit qu' « il nourrit toute créature à l'heure du besoin, ouvrant la main et épanchant sur tout être vivant les effusions de sa bonté », Dieu, en se faisant homme, s'est fait pauvre ; et, dans sa pauvreté, il a voulu dépendre physiquement, matériellement, d'une providence visible, attentive à ses besoins. Et c'est à Joseph qu'a été dévolue cette glorieuse mission. Il a été le père nourricier et le gardien de Celui qu'il appelait son fils et qu'il adorait comme son Dieu ; il a pourvu par son travail à l'entretien de l'Enfant-Dieu. On conçoit qu'au ciel sa protection se porte avec amour vers ceux qui se débattent contre les nécessités de la vie. Il faut, il est vrai, « chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice » (Mt., VI, 33) ; mais ensuite il est bien permis de demander à S. Joseph de nous faire sentir dans nos détresses, dans nos angoisses, dans le renversement de nos espérances terrestres, la puissance de son patronage.

## III

Nous n'avons pas qu'à honorer S. Joseph et à solliciter son intercession en notre faveur; il nous reste à recevoir les leçons que par lui Jésus nous enseigne.

Et il nous apprend l'humilité, le dévouement, l'estime du travail.

1. L'humilité d'abord. L'humilité se mesure à la grandeur des biens que l'on cache. Pour les âmes profondes, les grâces extraordinaires, loin d'être un sujet d'exaltation, les rabaissent; discernant ce qu'elles ont reçu, leur néant ressort à leurs propres yeux par la puissance du contraste.

Joseph savait qu'il était l'ombre et la figure du Père éternel, et cette connaissance l'écrasait. Il se cachait avec le plus profond respect dans le sentiment de sa petitesse naturelle. Il se cachait ! ce mot révèle et le degré et le caractère de son humilité. Sa dignité l'élevait bien au-dessus des hommes et des anges. Eh bien ! de cette vie prodigieuse qui ravissait le monde céleste, que vit la terre ? que virent les hommes ? Rien ! Il l'enveloppa d'obscurité, de pauvreté et de silence.

Quel enseignement pour nous, si prompts à nous épancher à l'extérieur, si chagrinés de l'oubli des créatures, si avides de paraître et d'occuper leur attention !

2. A la grandeur de sa prédestination comme représentant du Père céleste auprès de Jésus, à la grandeur des grâces que suppose cette mission, Joseph a répondu par un dévouement sans réserve. Se dévouer, ce mot veut dire ici se donner tout entier, s'oublier totalement soi-même, ne se regarder plus, mettre sa vie dans une œuvre, y faire converger ses pensées, ses sollicitudes, ses efforts, ses actes, ses sacrifices, de manière à y perdre pour ainsi dire le sentiment de son existence personnelle ; et cela, en dehors du martyre, par la dépense de sa vie au profit d'un autre. C'est le point culminant de l'amour.

Le dévouement ainsi entendu fut celui de S. Joseph. Dévoué, il l'a été dans le sens le plus absolu et à l'état le plus habituel. Du jour où il a été donné à Jésus et à Marie, il ne s'appartint plus ; ce fut comme une dépossession de lui-même à leur service. Pas une action, pas une parole, pas un effort, pas un sacrifice, pas une pensée qui ne fût pour l'Enfant et sa Mère. Sa volonté est toujours l'attente des vouloirs du ciel en ce qui les concerne. Quelle que soit l'heure où ils se manifestent, la nuit ou le jour, il se prête avec une docilité et une abnégation parfaites à leur exécution. Et son jugement n'est pas moins soumis que sa volonté : aucune hésitation, aucune question même ; il adore, il se tait, il agit.

Méditons quelquefois ce dépouillement du moi, à ces heures où l'obéissance aux commandements de Dieu et de l'Eglise, où l'accomplissement des devoirs de notre état, où la pratique des vertus de notre condition nous paraissent plus difficiles.

3. Comme il a fait de la pauvreté, de la souffrance, de l'humiliation, de la mort elle-même, Jésus a transformé le travail par son contact. De toutes les formes du travail humain, la plus péni-

ble, la moins honorée, mais aussi la plus universelle, la plus commune, c'est le travail de l'artisan. Eh bien ! c'est à cette forme-là qu'il a consacré par un libre choix trente années de sa vie. Et il y eut Joseph pour maître et pour patron. Il a voulu cette destinée pour celui qu'il aimait et honorait comme un père. Joseph a trouvé bon le lot qui lui était échu ; il n'en a point rougi, il ne s'en est pas plaint, il n'a pas aspiré à s'en affranchir. L'horizon terrestre de ses ambitions n'a jamais dépassé l'enceinte de son atelier de charpentier. Il s'est complu dans sa condition parce que c'était celle où Dieu l'avait placé.

Quelle leçon encore, m. f. ! De nos jours, ceux qui ont en mains cette grande source de la richesse qu'est le travail s'efforcent de se faire craindre, et ils y réussissent. Procédé mauvais et funeste qui ne prépare que des ruines : l'ouvrier deviendra la victime des haines qu'il fomente ou qu'il sert.

La vraie solution est dans l'Evangile. Elle consiste, non dans la lutte des classes, mais dans leur rapprochement dans la justice et la charité réciproques. Que le patron aille au-devant de l'ouvrier, honorant en lui la dignité humaine, l'image de Dieu, le prix du sang rédempteur, faisant droit à ses justes revendications, tenant compte de ses besoins légitimes ! Que l'ouvrier aille au-devant de celui qui l'emploie, honorant en lui la vivante représentation de la Providence, et apportant tous ses soins au travail qui lui est demandé ! Que tous travaillent d'un côté et de l'autre pour obéir à Dieu. Que l'idée de paternité, impliquée dans le beau nom de *patron*, donne aux rapports du capital et du travail leur véritable caractère ! Que l'esprit d'amour répandu dans la Sainte Famille déborde dans la grande famille humaine et resserre entre ceux que sépare l'inégalité des conditions les liens de la fraternité véritable, dont le baptême est la source ; et le règne de la paix sera assuré parmi nous. Ainsi soit-il.

---

## II

### NOTRE MODÈLE ET NOTRE PATRON

Mes frères,

Dans les temps difficiles que nous traversons, l'Eglise ne néglige aucun moyen pour venir au secours de ses enfants. Son royaume, comme celui de Jésus, n'étant pas de ce monde, ce ne sont pas les biens de la terre ni les consolations inefficaces de cette vie qu'elle met à la disposition des âmes chrétiennes ; ce qu'elle assure à ses fidèles, ce sont les dons surnaturels de la grâce et les secours divins. Devant la désorganisation de la société et de la famille, elle nous presse de recourir au Cœur Sacré de Jésus, notre suprême espoir ; elle nous invite à recourir à Notre-Dame, la Trésorière des grâces divines, pour qu'elle use de son puissant crédit en notre faveur ; et en ce mois consacré à honorer le saint Patriarche de Nazareth, elle nous répète la parole du Pharaon : « Allez à Joseph ! »

### I

Afin d'entrer dans l'esprit de l'Eglise et de favoriser votre piété, je veux redire combien notre confiance en S. Joseph est fondée et quelles sont les principales grâces que nous attendons de lui.

Nous trouvons dans les Litanies de S. Joseph, approuvées par l'Eglise à l'égal de celles du Saint Nom de Jésus, du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge, nous trouvons le résumé de toute la doctrine chrétienne sur ce grand Saint : son origine, ses titres de gloire, ses vertus, les circonstances où il se fait plus particulièrement notre aide. Nous pouvons en conclure que S. Joseph est pour chacun de nous et pour l'Eglise entière ce qu'il fut pour Jésus : le père nourricier, le protecteur et le gardien fidèle.

Tous, nous pouvons trouver en lui notre modèle. Son obéissance, sa prudence, sa pureté nous apprennent comment nous devons nous conduire dans les moments difficiles de la jeunesse, comment nous devons veiller pour garder le précieux trésor de la vertu à l'âge où les tentations nous assaillent. Nous le voyons estimer cette vertu au point qu'il est prêt à renoncer à vivre auprès de la Vierge Mère, s'il doit être porté atteinte à son honneur ou à celui de son épouse.

Instruit par révélation divine du mystère de l'Incarnation, il se juge indigne d'y être associé; mais aussitôt qu'il connaît la volonté de Dieu, il accepte la tâche aussi redoutable que glorieuse d'être le protecteur du Verbe fait chair et de la Mère de Dieu. C'est donc à lui que nous aurons recours lorsque nous devrons, nous aussi, orienter notre vie et, comme lui, c'est du ciel que nous implorerons les lumières qui nous montreront le chemin à suivre. Prudents dans nos déterminations, nous serons comme lui obéissants et courageux pour accepter et accomplir la volonté de Dieu.

Nous y joindrons, à son exemple, la patience dans les épreuves, la résignation dans les difficultés, l'amour du travail.

Car S. Joseph est le modèle des artisans, de ceux qui, de leurs bras, pourvoient aux besoins de leurs familles. Obligé, à cause de sa pauvreté, de gagner le pain de chaque jour pour l'Enfant-Dieu, pour Marie et pour lui, il ne marchande pas sa peine et, courbé sur son établi, il prêche à chacun de nous l'esprit de sacrifice, l'amour du devoir, le dévouement aux siens.

Cette vie de renoncements, cette existence d'ouvrier ne va pas sans fatigue et sans peine. Tel est de nos jours le déséquilibre des esprits, que l'on voit nombre d'ouvriers qui ne veulent plus travailler : signe des temps, état de choses résultant des doctrines antichrétiennes.

Par trois fois, les Litanies de S. Joseph nous le montrent dans l'accomplissement de la tâche qu'il doit remplir envers Jésus et Marie et dans laquelle il est notre modèle : *Chef de la Sainte Famille, Gloire de la vie de famille, Soutien des familles,* voilà les titres sous lesquels il nous est présenté. N'est-il pas nécessaire plus que jamais d'y insister en nos temps si troublés ? Partout, même dans les pays chrétiens, on s'attaque à cette vie de famille ; on cherche à désunir les parents, à briser le lien sacré du mariage, à en restreindre le plus possible la fécondité. Les statistiques sont tristement éloquentes. On peut compter les familles nombreuses, tandis que les autres deviennent légion : conséquence fatale de la déchristianisation et de la morale sans Dieu. Chacun veut jouir, vivre sa vie, s'accorder toutes les satisfactions ; et s'il faut pour cela sacrifier son devoir, même le plus sacré inscrit dans la loi naturelle, on saura s'en affranchir comme on a fait d'abord de la loi de Dieu.

## II

Modèle de travail, modèle de la vie de famille, S. Joseph est aussi, au plus haut degré, le modèle de la vie intérieure. Le lien paternel, ses rapports constants avec l'Enfant divin, sa vie intimement unie à celles de Jésus et de Marie, nous permettent d'imaginer la perfection à laquelle il dut atteindre pour avoir, dès ce monde, le bonheur qui ne devient qu'au ciel le partage des élus. L'Eglise nous le montre dans l'hymne de sa fête : « Vous pressez dans vos bras Jésus nouveau-né ; vous le suivez fugitif aux plages lointaines de l'Egypte ; perdu dans Jérusalem, vous le cherchez et le retrouvez, mêlant les joies aux larmes. Ce n'est qu'après la mort que le sort des Bienheureux est réservé aux autres et que la gloire couronne ceux qui ont mérité la palme ; vous, dès cette vie, à l'égal des élus, vous jouissez de Dieu. »

Il n'est pas étonnant, par conséquent, que S. Joseph ait auprès de Dieu une puissance toute particulière. Ses dévots serviteurs nous l'attestent : nous connaissons la parole de sainte Thérèse qui assure l'efficacité de toute prière adressée à ce saint Patriarche. La piété des fidèles recourt à lui surtout pour les besoins matériels, en raison de son rôle dans la Sainte Famille, et pour la grâce d'une bonne mort. C'est ainsi que Marie d'Agréda, si estimée des âmes religieuses, nous déclare avoir eu révélation de la grande puissance de S. Joseph comme Patron de la bonne mort, et elle recommande de le prendre pour intercesseur afin d'obtenir de lui une assistance particulière contre le démon à cette heure dernière.

C'est également la pensée de l'Eglise lorsque dans les Litanies elle invoque S. Joseph sous le titre de *Patron des mourants*. En effet, tout chrétien envie le sort de S. Joseph à ses derniers instants : mourir entre les bras de Jésus et de Marie, voilà bien le souhait de toute âme pieuse. Pourtant la mort avait pour S. Joseph ses grandes tristesses aussi : pour lui, mourir, c'était la fin de cette vie si douce avec Jésus et Marie, de cette union intime et continue qui faisait son ciel ; Joseph ne verrait pas les merveilles et les miracles de la vie publique du Sauveur ; il ne partagerait pas, pour les adoucir, les souffrances de ces deux êtres si aimés.

Mais Joseph demeure fidèle au rôle que Dieu lui a assigné : il doit rester dans l'ombre, rentrer dans l'obscurité d'où nous l'avons vu sortir pour épouser Marie ; seuls, Jésus et sa Mère, Jésus surtout, doivent paraître au premier plan. Son rôle est terminé, Dieu n'a plus besoin de lui auprès d'eux. Soumis, il dit comme Jean-Baptiste : « Lui seul doit croître ; moi, je dois disparaître. » (Jo., III, 30). Et, après avoir assisté au développement merveilleux de Jésus « en âge, en sagesse et en grâce » (Luc, II, 52), il meurt avec le mérite d'un homme qui a la foi, sans avoir vu la manifestation comme Messie et comme Dieu de Celui qu'il nommait son fils.

* *

M. f., prions donc S. Joseph pour qu'il soit notre modèle dans toutes les circonstances de notre vie, pour qu'il nous assiste à l'heure de notre mort, pour qu'il protège la Sainte Eglise toujours si éprouvée et qu'il la sauve, qu'il la garde, comme il sauva et garda au temps d'Hérode la Vierge et son Enfant. Ainsi soit-il.

# CONFERENCES AUX MERES CHRETIENNES

## IX

### Pour la fête de S. Joseph

#### LE PAPE

*Coup d'œil général sur la vie de S. Joseph.* Il est le Patron de l'Eglise et spécialement *du Pape.*

I. *Les paroles de N.-S. à S. Pierre :* « Tu t'appelleras Pierre. — Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. — Je te donnerai les clés du Royaume des cieux. — Tout ce que tu lieras... — J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas... Pais mes agneaux... »

II. *Les pouvoirs qui en résultent.* 1° Pouvoir d'ordre. 2° Pouvoir de gouvernement. 3° Pouvoir d'enseignement : infaillibilité.

III. *Nos devoirs.* 1° Ne pas juger le Pape. 2° Ne pas s'arrêter aux ombres. 3° Avoir la foi vivante. 4° Obéir.

Epouses et Mères chrétiennes,

S. Joseph, après la T. S. Vierge, est, sans aucun doute, le plus grand saint du Paradis. La mission que Dieu lui a confiée près de Jésus et de Marie, les grâces de lumière, de force et de prudence qu'il a reçues pour l'accomplir, et la fidélité incomparable avec laquelle il a correspondu à ces grâces, tout cela le place dans un ordre à part et lui a mérité cet éloge simple et grand des Saintes Ecritures : *Homo fidelis...* Il a été l'homme fidèle à Dieu. Et c'est pourquoi un auteur mystique du siècle dernier se plaît à le nommer « l'ombre du Père éternel », car de même que l'ombre d'un corps manifeste uniquement ce qui vient du corps qui la projette, et qu'elle n'existe qu'à cause de lui, S. Joseph n'a jamais voulu manifester que ce que Dieu voulait, il n'a jamais été autre chose que le reflet de sa Providence près de Jésus et de Marie.

Au-dessus de tous les saints, il fut néanmoins dans sa vie le plus effacé, et le plus heureux de l'être, l'homme le plus silencieux. L'Evangile ne nous rapporte qu'une seule parole qu'il dut prononcer sur l'ordre de Dieu, et, chose admirable, c'est le nom de Jésus : « Cet enfant qui va naître, lui avait dit l'ange, tu l'appelleras Jésus ! » — Rien dans ses regards, ses gestes, ses paroles, son attitude, n'a jamais trahi le mystère qui lui était confié. A la Purification de la Sainte Vierge au Temple, quand il entendit le saint vieillard Siméon dévoiler l'avenir, il aurait pu montrer qu'il en savait encore bien plus sur les secrets de Dieu concernant la Vierge Mère et le divin Enfant... Il ne dit pas un mot... — De sa mort, on ne sait rien de positif, mais nul doute qu'elle n'ait été entourée des soins les plus délicats de Jésus et de Marie, et qu'elle ne fut pour lui le plus grand des sacrifices, puisqu'elle le séparait de ceux qui étaient pour lui le ciel sur la terre.

Pendant des siècles, S. Joseph resta dans l'ombre, et sans aucun doute par une raison providentielle. Il fallait que la foi en ce béni mystère de l'Incarnation s'affermît dans les âmes, et peut-être que le culte rendu à S. Joseph aurait pu l'ébranler en donnant à croire qu'il était le père du Fils de Dieu. Et cependant, j'aime à vous le

redire, épouses et mères chrétiennes, nul père, ici-bas, n'eut jamais pour son enfant un cœur aussi paternel que celui de S. Joseph pour l'Enfant Jésus. Car, alors que dans les circonstances ordinaires de la vie, c'est *la nature* qui transforme le cœur de l'homme en le remplissant de l'amour paternel, ici, ce ne fut point une cause indirecte et intermédiaire qui agit sur S. Joseph : Dieu lui-même et directement façonna en lui un cœur tout paternel, reflet le plus pur et le plus parfait de son Cœur divin.

Au temps marqué par Dieu, le culte de S. Joseph monte à l'horizon de l'Eglise ; nous avons d'incomparables panégyriques prononcés à l'occasion de sa fête, le 19 mars. (Je vous rappelle, en particulier, celui de Bossuet). Le Pape Pie IX, voulant assurer à l'Eglise, dans les temps difficiles qu'elle traversait et qu'elle devait traverser, un protecteur tout spécial, déclara S. Joseph « Patron de l'Eglise universelle » et institua une fête particulière pour commémorer ce titre et cet appel à sa protection. N'était-il pas dans l'ordre providentiel que celui à qui Dieu avait confié son divin Fils fût celui auquel serait confiée l'Eglise, Corps mystique de Jésus-Christ ?

Or, nul doute que veillant sur l'Eglise, S. Joseph ne protège très spécialement celui qui porte devant Dieu la responsabilité de toute l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire le Pape.

C'est pourquoi ce matin, pensant qu'il y a un lien très intime entre S. Joseph et le Souverain Pontife, je voudrais vous parler du Pape.

Je vous rappellerai quelques paroles de Notre-Seigneur à S. Pierre, rapportées par le Saint Evangile ; de ces paroles, nous déduirons, en les précisant, les pouvoirs de S. Pierre et de ses successeurs ; et il nous sera alors bien facile de reconnaître nos devoirs envers le Souverain Pontife.

## I

J'ouvre le Saint Evangile.

Dès le début de la vie publique, sitôt après le baptême et la tentation au désert, voici qu'André, l'un des premiers qui aient répondu à l'appel du Maître, amène à Jésus son frère Simon. Le Sauveur jette sur celui-ci un regard profond : « Simon, fils de Jean, désormais tu t'appelleras *Pierre* ». Ce nom n'indiquait-il pas pleinement la mission particulière de l'Apôtre ?

Plus tard, sachant qu'on faisait sur lui diverses suppositions, les uns croyant qu'il était Elie, d'autres Jérémie, d'autres Jean-Baptiste, Jésus demande à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Avec tout l'élan de sa foi et de son amour, Pierre s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » A cette affirmation, Jésus répond par une promesse : « Tu m'as dit ce que j'étais, et moi *je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*. Tu en seras le fondement, l'appui le plus ferme, la base indispensable. » Tout l'édifice se rattache au fondement ; sur lui tout repose, tout s'élève. A lui tout doit être uni, sous peine de se disjoindre et de s'écrouler ; la pierre fondamentale régit, unit et soutient l'édifice, en sorte que celui-ci dépend surtout d'elle, et que si l'une était ébranlé, l'autre s'effondrerait.

Et le Sauveur ajoute : « *Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » Qu'est-ce à dire, sinon que toutes les rages de l'enfer excitant la malice des hommes viendront se briser contre cette pierre, et la mort qui a raison de tout sera impuissante sur elle, car cette Eglise, je la veux immortelle ! C'est pourquoi « *Je te donnerai les clés du Royaume des cieux* ». (De tout temps les clés ont été le symbole de la puissance). Tu auras *la puissance souveraine*. « *Tout* ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et *tout* ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » *Tout* ce qui regarde le Royaume des cieux, *tout* ce qui y conduit, *tout* ce qui, dans la vie privée comme dans la vie sociale, peut entraîner les âmes ou les entraver dans la poursuite de leur fin surnaturelle et de leur béatitude éternelle, *tout*, sans restriction. Tu es responsable de tout !... C'est la promesse accordée par Celui qui a toute puissance de son Père, au ciel et sur la terre.

S'ensuit-il qu'exerçant ce *pouvoir absolu* qui ne relève que de Dieu, le Pape soit infaillible et impeccable dans son usage ?

*Nullement.* Toute autorité peut se tromper. Mais l'erreur du pape, le péché du pape dans le gouvernement de l'Eglise ne regarde que lui, que sa conscience. *Il ne relève que de Dieu.* Les fidèles ne sont responsables que de leur *obéissance.*

De fait, partout où il y a autorité, l'erreur et la faute sont toujours possibles ; mais, encore une fois, ceux sur qui elle s'exerce ne sont responsables que de leur obéissance. Que diriez-vous d'un confesseur qui dirait à une enfant : « Votre mère s'est trompée, vous en êtes sûre, ne lui obéissez pas » ? Ou encore : « Votre père s'est mis en colère ; il a été monté par un autre, donc ne lui obéissez pas » ? Erreur et faute du Souverain Pontife dans l'exercice de son autorité ne dispensent pas de l'obéissance.

Quel pouvoir effrayant et que son usage est terrible !

En effet, comme pour nous faire comprendre ce que serait pour lui le Pape, si jamais il usait de son souverain pouvoir dans des vues personnelles, purement temporelles et humaines, le divin Sauveur, quand S. Pierre, imbu des préjugés des Juifs rêvant un Messie glorieux, s'écria en l'entendant annoncer sa Passion : « Non, cela n'est pas possible... Nous n'irons pas à Jérusalem ! » le Sauveur répondit : « Retire-toi, Satan, tu m'es un objet de scandale parce que tu n'as pas les pensées de Dieu. »

Une autre fois, sur les bords de la mer de Tibériade, pressé par la foule qui veut le voir et l'entendre, Jésus monte dans une barque et de là lui adresse ses divins enseignements. Or, nous dit l'Evangile, *c'était la barque de Pierre...* Touchante image et précieuse leçon !

Après l'institution de l'Eucharistie, Jésus dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, voici que Satan a demandé de vous secouer tous comme le froment qu'on secoue en tous sens dans un crible (c'est-à-dire que le démon s'acharnera sur les Apôtres et sur leurs successeurs, les évêques et les prêtres). Mais *j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.* » J'ai prié pour que ta foi tu la gardes *intacte*, pour que tu conserves les vérités révélées que je vous ai enseignées de la part de mon Père, et que l'Esprit de vérité mettra plus en lumière. « Cette foi, tu l'affermiras en tes frères. » Eux

pourront défaillir ; à toi de les ramener dans la lumière de la vérité.

Enfin, après la Résurrection, par trois fois Notre-Seigneur demande à Pierre l'affirmation de son amour, et, heureux de sa réponse humble et généreuse, il lui dit : « *Pais* mes agneaux, *pais* mes brebis, » ce qui dans le texte grec se traduit : « *Gouverne, régis* pasteurs et fidèles. »

## II

De toutes ces paroles que Notre-Seigneur a dites à S. Pierre et à ses successeurs, la Tradition de l'Eglise entière a déduit le triple pouvoir du pape : pouvoir d'ordre, pouvoir de gouvernement, pouvoir d'enseignement.

1. *Pouvoir d'ordre.* — Le Pape a le pouvoir d'exercer les fonctions sacrées *dans le monde entier,* alors que l'évêque ne le peut que dans son diocèse et sur ses diocésains.

2. *Pouvoir de gouvernement.* — En vertu de ce pouvoir, le Pape a le droit de prendre par lui-même *toutes les mesures qu'il juge nécessaires ou utiles au bien de l'Eglise et des âmes,* comme un roi a le droit de faire toutes les lois qu'il juge convenables au bien de ses sujets.

Y a-t-il une différence entre le pouvoir du roi et celui du Pape ?

Oui, le *Pape ne relève que de Dieu,* et c'est à lui seul qu'au jour du jugement il devra rendre compte de l'usage qu'il en aura fait. Malheur à lui si, dans son gouvernement, il s'est inspiré de vues personnelles, naturelles et humaines ! Le Seigneur, sans aucun doute, lui accorde des grâces très spéciales, mais il reste *homme* et par conséquent *faible et peccable comme les autres hommes,* et cette pensée doit l'aider à se tenir dans l'humilité...

Le roi est peccable aussi et, en tant que pécheur, *il relève du Pape.* Si donc dans les lois, règlements, jugements que le roi édicte, il nuit au bien de l'Eglise et à celui des âmes, le Pape a *le droit* de le rappeler à l'ordre ; il en a même *le devoir,* à moins qu'étant données les contingences humaines dans lesquelles il se trouve, il croie plus prudent de garder le silence, prévoyant que son intervention serait plus nuisible qu'utile.

Que de fois, dans l'histoire, les Papes ont cru préférable de se taire, comprenant que leurs protestations ne feraient qu'aggraver le mal ! Par exemple, au moment du Gallicanisme, qu'ils ont condamné, mais dont ils n'ont pas urgé la condamnation. Ainsi encore pour Napoléon, dont les Articles organiques ajoutés au Concordat furent vivement blâmés, mais qui, pratiquement, ont servi d'appui bien des fois aux agissements et aux réclamations peu catholiques des chefs du gouvernement.

3. *Pouvoir d'enseignement.* — Enfin le Pape a le pouvoir d'enseignement qui découle de cette parole : « Allez, *enseignez toutes les nations.* »

A ce pouvoir est attaché le privilège de *l'infaillibilité.* Il le fallait, car, du moment que le divin Maître avait déclaré : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné, » il devait *garantir l'infaillibilité à ce pouvoir* d'enseignement ; sinon, il n'aurait pu imposer l'obligation d'accepter une vérité dans l'esprit et de la traduire dans la vie, *avec la certitude de ne pas se tromper,* si cette certitude ne reposait pas sur l'infaillibilité du Pape.

Le Concile du Vatican a précisé où et quand se trouve cette infaillibilité d'une manière absolue : *quand le pape parle comme docteur suprême, à toute l'Eglise, sur la foi ou les mœurs, avec la volonté manifeste de lier l'intelligence.*

Toutes les encycliques ne sont pas infaillibles, beaucoup ne réunissant pas les conditions requises. — Et dans celles qui le sont, l'infaillibilité absolue n'appartient souvent qu'à une définition ou à quelques mots expressément soulignés.

S'ensuit-il qu'on ait pleine liberté de rejeter tout ce qui n'est pas imposé à la foi par l'infaillibilité ? Serait-on bon catholique en agissant ainsi ?

Non, car le Pape donne souvent des décrets doctrinaux et disciplinaires qu'il juge nécessaires pour *sauvegarder la foi dans son intégrité* et préserver les fidèles de toute erreur ou de toute imprudence.

Notre *esprit de foi* doit donc s'élever jusque-là et écouter avec respect et soumission les enseignements du Docteur suprême de l'Eglise, alors même que son infaillibilité n'est pas en cause. Il faut savoir faire crédit à Dieu des grâces innombrables qu'il doit au Souverain Pontife.

## III

Il me semble, Mesdames, qu'en vous exposant les pouvoirs du Pape, je vous ai déjà signalé *vos devoirs.* Permettez-moi de les préciser encore.

*Avez-vous le droit de juger sa conduite avec les simples lumières de la raison ?* Pascal la trouvait toujours « courte en quelque endroit, » et il me semble que c'est ici plus que jamais qu'il faudrait s'en servir avec prudence...

Ne connaissant jamais le fond d'une question, on risquerait souvent d'établir des jugements *faux, incomplets, téméraires,* et si la chose est déjà regrettable quand il s'agit d'une personne ordinaire, combien elle est plus grave quand il s'agit de la plus haute autorité de ce monde !

Ensuite, en définitive, quel est le *motif* qui fait que l'on préfère tel Pape à tel autre, que l'on approuve celui-ci et que l'on blâme celui-là ? Uniquement parce que celui-ci a le bonheur de penser comme nous, et que celui-là pense différemment !... Avouez que c'est la véritable raison de la plupart de nos appréciations... et vous pouvez devant Dieu en reconnaître le ridicule et l'inconvenance.

Rappelez-vous, Mesdames, la parole de Notre-Seigneur à S. Pierre, lors de sa confession de foi : « Simon, ce n'est pas *la chair et le sang* qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » Vous aussi, *vous avez la foi.* Eh bien ! c'est *uniquement* à sa lumière que vous devez faire appel quand il s'agit du Pape, et non pas à la chair et au sang, c'est-à-dire à vos impressions, à vos sympathies, aux jugements du monde et du siècle.

Qui dit *foi* suppose nécessairement *des ombres.* Tous les mystères de notre Religion en sont enveloppés et c'est notre mérite de les traverser, pour ainsi dire, afin d'adhérer fermement à la vérité. Et, remarquez-le, plus un mystère se rapproche de nous, plus l'ombre qui l'entoure nous

aveugle. Certes, le mystère de la Trinité, qui est le mystère de la vie intime de Dieu, nous est absolument impénétrable ; mais parce qu'il est infiniment lointain, ses ombres, quelque épaisses qu'elles puissent être, ne nous troublent guère... Le mystère de l'Incarnation se rapproche de nous, en quelque sorte, car tous nous savons ce que c'est qu'un enfant qui vient de naître ; nous avons vu ses pleurs, sa faiblesse, son impuissance ; et notre raison est confondue qu'un Dieu ait pu s'unir à un tel néant... L'Eucharistie nous étonne encore davantage : ce pain et ce vin, dont l'usage nous est si familier, n'existent plus après les paroles de la consécration ; les accidents seuls apparaissent à nos sens. La foi affirme seule avec certitûde la présence réelle. O mon âme, adore, et tais-toi !

Certes, dans ce mystère de l'Eglise il y a des ombres déconcertantes pour la raison humaine. Il y a, dans l'histoire des Papes, des pages qui nous étonnent, qui nous scandalisent... *Ombres épaisses* qui voudraient nous retenir et nous empêcher de reconnaître le devoir et de nous y soumettre !

Malheur à qui s'arrête à ces ombres ! Malheur à celui qui veut les scruter, car il en sera aveuglé ! Pratiquement, c'est un grand danger de s'y appesantir, car elles pourraient finir par faire vaciller la lumière de la foi !

* *

Epouses et mères chrétiennes, demandez pour vous et vos enfants *cette foi vivante* qui s'attache à la lumière et non aux obscurités.

Rappelez-vous que de même que Notre-Seigneur a été établi comme *un signe de contradiction*, vie et résurrection pour les uns, ruine et mort pour les autres, c'est *le privilège* de Celui qui le représente visiblement sur la terre, le Pape, de partager et de continuer la destinée de son Maître divin.

Soyez donc avec lui et pour lui, par *l'obéissance et l'amour*, dans le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

## LES PARABOLES DU ROYAUME

### X

#### LES OUVRIERS DE LA VIGNE

Mes frères,

La parabole des ouvriers de la vigne vient nous enseigner la libéralité de Dieu à l'égard des pécheurs.

« Le Royaume des cieux, dit Jésus, est semblable à un père de famille qui partit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec les ouvriers d'un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Il sortit vers la 3e heure et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire. Il leur dit : « Allez aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste ; » et ils y allèrent. Il sortit encore vers la 6e heure et vers la 9e et fit la même chose. Enfin, étant sorti vers la 11e heure, il en trouva d'autres qui étaient là et il leur dit : « Pourquoi êtes-vous ici toute la journée sans rien faire? » Ils lui dirent : « Parce que personne ne nous a loués. » Il leur dit : « Allez vous aussi à ma vigne. »

« Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : « Appelle les ouvriers et paie-leur le salaire en allant des derniers aux premiers. » Ceux de la 11e heure vinrent et reçurent chacun un denier. Les premiers venant à leur tour pensaient recevoir davantage ; mais ils reçurent aussi chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille en disant : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur donnez autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. » Mais le maître s'adressant à l'un d'eux répondit : « Mon ami, je ne vous fais point d'injustice; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous revient et allez-vous-en. Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux ? Et votre œil sera-t-il mauvais parce que je suis bon ? »

### I

Voilà un tableau des mœurs palestiniennes qui se renouvelle encore de nos jours. Et qui veut en être témoin doit se présenter sur la place publique, de bon matin, de préférence un lundi ; car beaucoup s'embauchent pour la semaine.

Les ouvriers sont là dès le petit jour : « groupes bariolés, vêtements rapiécés, visages timides et grossiers, bras ballants gênés par l'inaction. »

Le maître a le choix pour la qualité et la quantité. Le tout est de s'entendre pour le prix, et la première chose à débattre est le salaire de la journée. Le genre de travail importe peu. Les ouvriers agricoles sont bons à tout faire, à moins qu'ils ne soient de vrais laboureurs, qu'ils connaissent la taille de la vigne, la taille et la greffe des arbres.

Le contrat se règle en quelques mots rapides. L'ouvrier demande plus qu'il n'espère, l'employeur offre moins qu'il ne veut donner ; l'un rabat, l'autre monte ; on s'accorde, et le contrat est fait.

Au temps de Notre-Seigneur, le salaire journalier d'un ouvrier à tout faire semble avoir été d'un denier, environ un franc. Salaire misérable qui permettra tout juste de manger du pain assaisonné de quelques olives ou de légumes verts.

L'ouvrier s'engage habituellement pour la semaine ou pour la durée du travail, ou même seulement pour la journée. Mais l'employeur a toujours le droit de renvoyer, n'importe quel jour et à n'importe quelle heure du jour, un employé paresseux ou indélicat.

Les ouvriers sont payés à la fin de la semaine, à la fin du travail ou à la fin de la journée.

Telle est la coutume de la Palestine.

### II

Considérons maintenant les ouvriers de la parabole.

Les premiers, dès le petit jour, sont embauchés par le maître et, ayant convenu d'un denier, vers la première heure du jour, 6 heures du matin, ils partent à la vigne.

Le maître revient vers 9 heures ; il trouve des hommes qui stationnent sur la place, et les envoie à sa vigne. De même à midi, à 15 heures, à 17 heures.

Dans la vie coutumière, les choses ne se passent pas ainsi. Tous les ouvriers sont embauchés dès le matin. Ils n'attendent pas 9 heures, ni à plus forte raison midi, 15 heures ou 17 heures, pour trouver de l'ouvrage. Ils risqueraient de ne voir aucun employeur se présenter.

Alors pourquoi, dans la parabole, le maître embauche-t-il des ouvriers quand la journée est à moitié faite, ou même presque entièrement écoulée? D'après le texte, il semble bien que tout ce personnel était là dès le matin. Entendez le reproche fait aux ouvriers de la 11e heure : « Pourquoi stationnez-vous ici tout le jour à ne rien faire ? » Le maître ne les aurait-ils pas vus ? Les ouvriers n'auraient-ils pas aperçu le vigneron en quête des travailleurs ? Personne ne les aurait prévenus qu'il y avait demande de travail ?

Vous le savez, m. f., Notre-Seigneur, ici comme dans toutes les paraboles, prend une scène familière aux Juifs ; mais il la modifie, il l'accommode selon les besoins de l'enseignement qu'il veut donner. Et dans la leçon présente, il lui fallait des équipes successives, arrivant à des heures différentes sur la place publique pour des enrôlements successifs.

Quant à la valeur du contrat de travail, il convient avec les ouvriers de la première heure d'un denier. Aux autres il dit seulement : « Je vous donnerai ce qui sera juste. » Si les Orientaux veulent que le prix d'une journée de travail soit bien déterminé, dès qu'ils n'ont plus droit à un salaire intégral, ils s'en rapportent à la générosité de celui qui les emploie.

## III

Assistons maintenant à la distribution du salaire. « Appelle les ouvriers, » dit le maître à son régisseur, « et distribue-leur le salaire, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. »

Ceux qui ont assisté à une soirée de paye en Palestine, un samedi soir par exemple, ont vu ces ouvriers aux regards si vifs et si soupçonneux. Ils épient les moindres gestes. Ils savent ce qui est donné à chacun et ils font dans leurs têtes les opérations les plus compliquées, pour découvrir si l'employeur n'a pas commis quelque injustice. Aussi mieux vaut régler les comptes au grand jour.

Selon l'ordre du maître, les derniers venus se présentent les premiers. Ce n'est pas la coutume, mais personne ne dit rien. Ils reçoivent un denier et se retirent.

Les ouvriers de la première heure pensent que le maître de la vigne est sans doute pleinement satisfait du travail accompli, et que s'il est si généreux pour ceux qui n'ont travaillé qu'une heure à peine, il saura manifester également sa générosité envers ceux qui ont travaillé tout le jour.

Les ouvriers de la 9e, 6e et 3e heure reçurent sans doute un denier et en furent stupéfaits : c'était plus qu'ils n'avaient espéré.

Mais quand vinrent les premiers et qu'ils reçurent cet uniforme salaire, grande fut leur déception ! Ils n'étaient pas hommes à cacher leurs sentiments. Eux craintifs, polis, obséquieux au moment de l'engagement, tout le long du jour et tant qu'ils espèrent tirer profit de leurs politesses, ils deviennent impolis et arrogants. — « Eh quoi ! ces gens-là sont venus les derniers et vous les faites pareils à nous qui avons porté tout le poids du jour et de la chaleur ! »

Et à celui qui sans doute avait parlé plus fort que les autres, le maître répond avec douceur : « Compagnon, je ne te fais aucun tort. N'est-ce pas un denier dont nous avons convenu ensemble ? Emporte donc ton dû et retire-toi. »

Rappelons encore une fois que le récit parabolique est arrangé en vue de la leçon à donner. Il ne reproduit pas d'une façon absolument exacte les scènes familières de la vie.

Si le maître veut user d'une généreuse libéralité à l'égard des derniers venus, il en a le droit ; mais dans la vie normale il ne le fera pas devant les ouvriers qui ont peiné tout le jour et pour lesquels il s'en tient à la stricte justice, ne leur donnant que ce qui leur est dû. Son attitude provoquerait la révolte.

Ici, au contraire, Notre-Seigneur a voulu souligner le double geste du maître qui demeure dans la justice et ne fait pas tort aux premiers, et qui se montre d'une très grande libéralité à l'égard des derniers, et c'est son droit.

« Ce dernier, je veux lui donner autant qu'à toi; ne suis-je pas libre de faire ce que je veux dans les choses qui me regardent ? ou faut-il que ton œil soit mauvais parce que je suis bon ? »

## IV

Et maintenant, m. f., faisons l'application pratique de la parabole.

Les Pharisiens se glorifiaient de passer leur vie dans l'observation de la loi, au service de Dieu. Ils se scandalisaient des facilités accordées aux publicains et aux pécheurs pour leur admission au Royaume de Dieu. Et c'est à ces murmurateurs incorrigibles que Notre-Seigneur donne cette leçon de la libéralité divine. Il veut leur apprendre que l'accès au Royaume n'est pas seulement accordé à une longue vie de labeur et d'efforts, mais que Dieu peut l'accorder à des actes de peu de durée.

S. Jean Chrysostome nous enseigne que la leçon nous est donnée à la fois pour l'instruction des justes, serviteurs de Dieu dès leur enfance, et pour l'instruction des pécheurs convertis sur le tard.

Aux premiers, Notre-Seigneur fait savoir qu'ils n'ont pas à s'enorgueillir d'être depuis toujours au service divin, ni à mépriser les nouveaux convertis. Aux autres, surtout à ceux qui se sont convertis dans l'extrême vieillesse, il fait savoir qu'ils ne sont pas inférieurs aux premiers et que tout peut s'acquérir en peu de temps.

M. f., l'entrée au Royaume de Dieu appartient à toutes les âmes de bonne volonté.

Autour de nous, combien d'âmes demeurent oisives, comme ces ouvriers sur la place publique, sans aucun souci du divin labeur qui les attend, qui les sollicite ! Elles ne veulent pas entendre l'appel du Maître... Prions Notre-Seigneur d'aller les chercher : « Venez, vous aussi, à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste. »

Pour nous, combien nous devons remercier Dieu de nous avoir appelés à son service aux premières heures de notre vie par le saint baptême, et combien nous devons avec joie et confiance remplir nos devoirs de chrétiens ! Rappelons-nous sans cesse qu'il ne suffit pas d'être appelé, il faut répondre ; il ne suffit pas d'être dans la vigne, il faut travailler. A toute heure le Grand Maître peut rejeter un travailleur paresseux et indélicat.

Rappelons-nous aussi que lui, si généreux pour les derniers venus, ne le sera pas moins pour nous.

Ce qu'il attend de tous, c'est la bonne volonté qui va vers lui par la confiance et par l'amour, et ce sera la nôtre. Ainsi soit-il.

## XI

### LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Mes frères,

Dans les paraboles du Royaume de Dieu, Notre-Seigneur, après avoir averti les justes de leur obligation de produire des fruits de sainteté, par la parabole du figuier stérile ; après avoir appelé les pécheurs à la conversion pour devenir enfants du Royaume, par les paraboles de la brebis perdue, de l'enfant prodigue et des ouvriers de la vigne ; Notre-Seigneur va prévenir les Juifs que s'ils ne se convertissent pas, Dieu les remplacera dans son royaume par ceux-là mêmes qu'ils traitent de pécheurs.

C'est la leçon générale des paraboles du Pharisien et du Publicain, du festin des noces, de la robe nuptiale, des deux fils.

Nous parlerons ce matin de la première.

### I

Puisqu'on parle si souvent des Pharisiens et des Publicains dans l'Evangile, disons quelques mots de leur place et de leur rôle dans la société juive.

Les Pharisiens avaient une grosse influence dans le Sanhédrin. Ils formaient une secte religieuse très fermée, une sorte de société secrète dont l'action sournoise se dissimulait sous les dehors d'une piété sévère et méticuleuse.

Ils faisaient parade de leurs bonnes actions et affectaient de grands airs de dévotion.

Ils s'astreignaient et prétendaient astreindre les autres à une multitude d'observances que la Loi n'imposait à personne.

Jésus, qui connaissait toute la fausseté de leur vie, démasquait sans pitié leurs vices cachés et leur hypocrisie. Aussi nous les rencontrons partout faisant à Notre-Seigneur une opposition irréductible, qui aboutit à sa Passion et à sa mort.

Les Publicains étaient, en grande partie, des petits employés d'administration, chargés de percevoir les dîmes, les droits de douane, les taxes et surtout le tribut que tout juif devait payer à César.

Chez nous, le percepteur n'est qu'un simple intermédiaire entre le public et le fisc. En Orient, les perceptions des impôts étaient affermées. Les fermiers généraux achetaient à l'Etat le droit de percevoir pour une somme déterminée. Puis ils revendaient en détail, et avec bénéfice naturellement, ce droit de perception. Ces nouveaux adjudicataires commissionnaient à leur tour des sous-agents, souvent mal recrutés et dont la rapacité faisait la terreur des populations.

Les publicains étaient donc méprisés et souvent méprisables, et quand ils étaient juifs, percevant le tribut pour l'Empire romain tant détesté, ils étaient plus décriés encore.

Or c'est à dessein, pour donner plus de relief à sa pensée, que dans sa parabole Notre-Seigneur choisit ces deux types si distants l'un de l'autre.

### II

Ces deux hommes montent au Temple.

Vont-ils prendre part à la prière publique à l'heure des sacrifices, ou simplement s'acquitter d'une dévotion privée, peu importe.

La prière était pour les Pharisiens un élément de la sainteté légale. Aussi, nous voyons notre homme se mettre en bonne place, s'installer en évidence dans la cour des Israélites, séparé de la foule pour être vu d'un plus grand nombre.

Il porte d'énormes phylactères au front et au bras. (Les phylactères étaient des boîtes contenant de longues bandes de prières).

Il a eu soin que les franges qui ornent les quatre coins de son manteau, comme le prescrit la Loi, fussent prodigieusement pendantes et méticuleusement mêlées.

Ecoutons-le prier... Quelle singulière prière ! Il ne cherche pas à glorifier Dieu, ni à demander quelque grâce ou un secours qui l'aiderait à devenir meilleur. Non ! son jugement est fait et bien établi dans sa conscience. Pour lui, l'humanité est partagée en deux catégories : d'un côté, lui tout seul ; de l'autre, tout le reste des hommes. Il est le seul juste.

« O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères... » Ce disant, il calomnie un bon nombre de ses concitoyens, qui avec le reste de l'humanité semblent former un repaire de brigands et de débauchés ; mais cela lui importe peu, puisque dans son orgueil, sa justice à lui brille d'un éclat immaculé.

En rentrant en lui-même, n'a-t-il pas constaté qu'il pratique la vertu d'une façon éminente ? Non seulement il observe les jeûnes obligatoires, mais il jeûne deux fois par semaine ; et non seulement il paie les dîmes imposées sur les produits de la terre et du bétail, mais encore la dîme sur les moindres revenus : celle de la menthe, de l'aneth et du cumin, peut-être même la dîme des fruits qu'il achète.

Ne croyons pas, m. f., ce portrait exagéré : les Pharisiens de ce genre existaient au temps de Notre-Seigneur.

« O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, ni même comme ce publicain... »

Il a vu sans doute, dans un coin opposé, au fond de la cour, ce pécheur, cet homme de rien, qui en effet, comme tout juif en prières, se tient debout, mais n'ose pas élever les yeux vers le ciel.

L'attitude du publicain nous fait deviner les sentiments secrets de son âme. Oh ! il ne se vante ni de ses qualités, ni de ses bonnes actions, — il doit bien en avoir accompli quelques-unes. — Il cherche encore moins à se comparer à de plus coupables que lui, ni même à s'excuser de ses fautes, en alléguant les occasions, les entraînements ou les faiblesses qui pourraient en diminuer la gravité. A cette heure, devant Dieu, il se frappe la poitrine pour reconnaître ses torts.

Sa prière n'est-elle pas la sincère expression du repentir et de la confiance en la miséricorde divine? S'il est monté au Temple, c'est pour y trouver Dieu, d'abord, et s'il pense à lui-même, c'est pour reconnaître ses fautes et en espérer le pardon : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! »

Le tableau présenté par Notre-Seigneur est terminé, et Jésus ajoute : « Je vous le dis : celui-ci descendit chez lui justifié plus que l'autre. »

### III

L'effet a suivi de près la prière du publicain. Le Seigneur l'a entendu et l'a exaucé.

Sa justification a été toute intérieure. Si, aux yeux des Juifs, le publicain reste ce qu'il est par métier, par définition, un pécheur public, intérieurement son âme ne répond pas à son état, et c'est dans l'âme que réside la vraie justice, la vraie sainteté, celle que Notre-Seigneur est venu apprendre et donner aux hommes.

Sainteté intérieure, mise en opposition avec la sainteté extérieure, toute en surface, des Pharisiens.

Le Pharisien ne se soucie aucunement des vertus intérieures d'humilité, de charité, de douceur. Ces pratiques n'entrent pas dans sa morale. Est saint celui qui le paraît, celui qui en a le dehors ; le reste ne compte pas. D'ailleurs, vous l'avez entendu, dans sa prière il n'a rien demandé à Dieu, se jugeant très bien comme il est. Il possède la sainteté légale, cela lui suffit, et il quitte le Temple comme il y est entré, satisfait de lui-même, possédant la sainteté rituelle.

Le publicain, lui, emporte la sainteté spirituelle, celle que Notre-Seigneur préconise, sans laquelle l'autre n'est que mensonge et hypocrisie.

Est-ce que Notre-Seigneur lui-même n'a pas dit : « Si votre justice n'est pas supérieure à celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu » ?

C'est donc pour cela qu'en terminant sa parabole, il ajoute : « Je vous le dis : le publicain descendit dans sa maison plus justifié que l'autre. »

Les leçons de cette parabole, m. f., sont contenues dans le premier verset qui indique l'état d'âme des auditeurs du Maître : « Jésus dit aussi cette parabole à l'adresse de certains qui avaient l'intime persuasion d'être justes et qui méprisaient les autres. »

Première leçon : les Pharisiens ont tort de se complaire dans leur justice légale. Cette justice, cette sainteté, toute extérieure, ne suffit pas. Ils ne doivent pas s'en contenter. Accomplie par orgueil et ostentation, elle est nulle. La sainteté ne consiste pas dans des pratiques religieuses, mais dans un sentiment qui jaillit des profondeurs de l'âme et règle toute la conduite de l'homme dans le mépris de soi et l'adoration de Dieu.

Deuxième leçon : les Pharisiens n'ont le droit de mépriser personne, pas même les publicains. Car les vertus des Pharisiens sont peu de chose et leur orgueil les rend eux-mêmes méprisables, alors que Dieu sait parfois trouver ses élus dans ceux qui à certaines heures ont paru être le rebut de la société.

* *

Ces deux leçons, m. f., demeurent éternellement vraies.

A nous de comprendre que pour entrer dans le Royaume de Dieu, notre justice, c'est-à-dire notre sainteté doit être toute intérieure par la pratique des véritables vertus chrétiennes, et que nous n'avons le droit de mépriser personne ; — que, d'autre part, si nous sommes négligents et pécheurs, la miséricorde divine nous attend pour nous relever, et que le repentir et l'humilité peuvent élever les âmes à un très haut degré de sainteté, puisque Dieu nous a tous créés pour lui et nous appelle à prendre place dans son Royaume. Ainsi soit-il.

---

## XII

### LES INVITÉS AU FESTIN DES NOCES

Mes frères,

Je vous parlerai aujourd'hui de la parabole des invités discourtois à l'occasion du festin des noces.

« Le Royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui célébrait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs convier aux noces les invités, mais ils ne voulurent pas venir. De nouveau, il envoya d'autres serviteurs avec ce message : « Dites aux invités : Voici que j'ai préparé mon festin ; mes bœufs et mes animaux gras sont tués, tout est prêt, venez aux noces. » Mais eux, n'en tenant aucun compte, s'en allèrent qui à son champ, qui à son négoce. Pour les autres, ils se saisirent des serviteurs, les outragèrent et les mirent à mort. Le roi fut irrité ; ayant expédié ses armées, il fit périr ces meurtriers et brûla leurs villes. Alors, il dit à ses serviteurs : « Le festin est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux carrefours, et tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les aux noces. » Les serviteurs sortirent sur les chemins et ils rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons, et la salle des noces fut remplie de convives. »

### I

M. f., le cérémonial des invitations en Orient est très minutieux. On fait les invitations en plusieurs fois ; on prévient d'avance, on rappelle, et quand le jour est venu, on fait une dernière démarche.

Ce roi, naturellement, a de nombreux serviteurs. Notre-Seigneur nous les présente transmettant l'invitation le jour même des noces.

Les invités doivent être des personnages de marque, les grands étant seuls conviés d'habitude à la table des rois.

Or, chose à peine croyable, ces invités, sans donner aucune raison, ne veulent pas venir.

Le roi semble ne pas prendre garde à l'injure qui lui est faite. Il envoie d'autres serviteurs avec un message plus pressant : « Dites aux invités que j'ai préparé mon festin, mes bœufs et mes volailles tendres et grasses sont tués, tout est prêt, » venez donc avec nous. Un tel festin ne saurait être remis du matin au soir, et à plus forte raison au lendemain.

Et la seconde invitation rencontre le même échec que la première. Non seulement les invités n'y répondent pas, n'en tiennent pas compte ; mais on pourrait penser qu'ils veulent souligner leur mépris, en y préférant le travail ou le simple plaisir de visiter leur maison des champs, ou d'aller à leur comptoir pour surveiller ou négocier quelque trafic.

Il y eut pire : d'autres invités se saisirent des serviteurs, les outragèrent et les mirent à mort.

Pourquoi une telle aberration, une telle cruauté?... En tout cas, l'injure s'adressait au roi lui-même, qui envoie ses soldats, fait périr les meurtriers et brûle leurs villes.

Et puisque tous ces invités se sont montrés indignes de la munificence royale, « alors le roi dit à ses serviteurs : Allez donc aux carrefours, et tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les aux noces. »

Si les premiers invités avaient été choisis, désignés nommément, visités individuellement par les envoyés

du roi, et cela à deux reprises, les seconds sont pris en bloc, au hasard de la rencontre ; ils sont n'importe qui, le premier passant venu. « Les serviteurs rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais et les bons, et la salle des noces fut remplie de convives. »

II

M. f., cette parabole vise les grands Juifs de Jérusalem, hostiles et entêtés ; ceux qui à cause de leurs fonctions ou de leurs pratiques extérieures de la Loi se croient des saints ; ceux qui méprisent quiconque ne fait pas partie de leur secte. Notre-Seigneur veut les rappeler à plus d'humilité et de charité, en leur montrant que s'ils ne se convertissent pas, les grands qu'ils prétendent être seront remplacés dans le Royaume des cieux par les petits qu'ils traitent avec tant de mépris.

1. Voyons, m. f., cette application de la parabole aux Juifs.

Le roi, c'est Dieu.

Le fils, son fils, c'est le Messie.

Le festin nuptial symbolise le Royaume dans lequel Dieu est un Père qui veut réunir tous ses enfants autour de sa table pour partager son bonheur.

Les invités, ce sont les Juifs, invités depuis longtemps par les Patriarches, par Moïse, par les Prophètes. Ils sont assez fiers, d'ailleurs, de cette invitation, puisqu'ils s'appellent, eux, avec orgueil, le peuple choisi, le peuple de Dieu, et à cause de cela dédaignent les autres nations.

Puis un second groupe de messagers a renouvelé les invitations divines. C'est Jean-Baptiste qui disait : « Faites pénitence, car le Royaume de Dieu est proche. » C'est Jésus, les Apôtres, les disciples, qui à l'heure même où Notre-Seigneur parle, commencent leurs essais d'apostolat.

Qui donc parmi les Juifs les a écoutés ? Qui donc est venu au Royaume de Dieu ? — Personne ou à peu près personne. Aveuglés par l'orgueil, les Juifs ont dédaigné, méprisé Jésus, ce fils du charpentier qui n'a pas même fréquenté leurs écoles.

Et puis la morale du Royaume est austère, tandis que le plaisir et l'argent du négoce sont des biens immédiatement et beaucoup plus palpables.

Ils sont allés plus loin. Déjà leurs pères ont tué les prophètes : Notre-Seigneur le leur rappellera. Et eux-mêmes tueront les nouveaux messagers du Royaume.

Hier, c'était Jean-Baptiste décapité, demain ce sera Jésus crucifié, Etienne lapidé, Jacques égorgé, Pierre emprisonné, Paul flagellé...

Et Dieu irrité, comme le roi de la parabole, punira l'injure de ces Juifs homicides en brûlant leur ville.

Notre-Seigneur fera cette prophétie. Au jour des Rameaux, alors qu'il pleurait sur Jérusalem, nous l'entendrons dire : « Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront, te serreront de toutes parts. Ils te renverseront à terre, toi et tes enfants, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Et vous savez, m. f., que cette vision prophétique se réalisait 40 ans plus tard par la destruction de Jérusalem, l'an 70. C'est le châtiment de l'orgueilleuse incrédulité des grands et de leur déicide.

2. Les Juifs ont été les premiers invités à prendre place dans le Royaume des cieux ; mais parce qu'ils ont méprisé cette invitation, ils se sont eux-mêmes privés du bonheur qui leur était préparé.

Aussi avec quelle amertume durent-ils entendre cette parabole qui leur annonçait nettement qu'au banquet du Royaume, tous les puissants seraient remplacés non seulement par les païens venus d'Orient et d'Occident, par les publicains et les pécheurs, mais par des humbles, par des petits qu'ils ont tant méprisés et qui ont été choisis au hasard parmi le menu peuple.

Et puisque les premiers invités n'étaient pas dignes, d'autres prendront leur place. Dieu enverra de nouveaux messagers : les Apôtres. S. Paul et Barnabé le disent aux Juifs de l'Asie Mineure : « C'est à vous que devait être prêché d'abord le Royaume de Dieu ; mais puisque vous l'avez repoussé, nous nous retournons vers les autres nations. » S. Paul le répète aux Romains : dans le plan divin, l'Evangile était d'abord pour les Juifs, et seulement en second lieu pour les autres.

Les Juifs n'ont pas voulu ; alors les païens ont pris leur place.

* *

Les apôtres, à travers les siècles et jusqu'à la fin du monde, s'adressent à tous, bons et mauvais, pour les inviter à prendre place dans le Royaume de Dieu. Comme au temps de Notre-Seigneur, ils rencontrent des invités discourtois avec les mêmes attitudes, les mêmes objections, les mêmes prétextes, les mêmes hostilités. Mais également ils trouvent des âmes de bonne volonté. Et tous ceux qui répondront avec confiance à l'invitation divine — et nous serons de ceux-là — viendront s'asseoir à la table du Père pour recevoir les bienfaits de son inépuisable libéralité. Ainsi soit-il.

## POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

### XXV

#### LE LIVRE DE JUDITH

La main souveraine de Dieu se sert indifféremment de tous les instruments, même quelquefois les plus faibles, pour accomplir les œuvres les plus merveilleuses. Telle est la leçon qui se dégage du livre de Judith, qui constitue, en raccourci, une épopée surnaturelle. Nous, chrétiens de France, qui avons appris comment le Seigneur a utilisé sainte Geneviève et sainte Jeanne d'Arc pour libérer notre patrie, nous ne pouvons le lire sans une émotion particulière. Mais sa portée est plus générale encore et peut servir d'instruction à l'univers entier.

I

L'ouvrage nous indique d'abord que le roi des Mèdes Arphaxad (appelé par d'autres auteurs Aphraarte ou Phraorte) avait assujetti à son empire un grand nombre de nations. Fier de sa puissance, il s'était construit la ville d'Ecbatane et l'avait fortifiée à l'aide de remparts et de tours carrées. Malgré la force de son armée, il fut vaincu par Nabuchodonosor, roi des Assyriens, dans la plaine de Ragau.

Nabuchodonosor s'enorgueillit tellement de ce triom-

phe sur un rival redoutable que, de Ninive où il régnait, il envoya des messagers à tous les peuples de Cilicie, du Liban, de Damas, du Carmel, de Cédar, de Galilée, d'Esdrelon, de Samarie, et jusque dans la terre de Jessé et aux confins de l'Ethiopie, pour les requérir de se soumettre à sa domination, et sans doute même de le seconder dans la lutte qu'il continuait à mener contre les Mèdes. Mais ces tribus, animées d'un réel esprit d'indépendance, refusèrent de s'incliner devant cette sommation : elles renvoyèrent les ambassadeurs, sans même leur accorder les honneurs et les présents accoutumés. A cette nouvelle, le prince assyrien entra dans une violente colère et il jura « par son trône et son royaume » qu'il tirerait vengeance de toutes ces nations.

Il ne tarda pas à préparer l'exécution de son projet. Au cours de la 13e année de son règne, le 22e jour du premier mois, il réunit en conseil ses ministres et ses généraux et, dans cette assemblée solennelle, déclara qu'il ne se bornerait pas à châtier les peuplades qui s'étaient montrées insolentes à son égard, mais que son dessein était d'étendre son pouvoir à la terre toute entière. Loin de refréner ce délire ambitieux, les courtisans s'empressèrent de l'encourager, et le roi fit mander un de ses principaux officiers, nommé Holopherne, pour lui donner ses instructions, qui étaient loin d'être clémentes.

Chargé de dompter et de piller, Holopherne s'occupa d'abord de grouper une armée considérable qui comprenait 120.000 fantassins et 12.000 archers à cheval. Il organisa le service de l'intendance, le ravitaillement en blé et en troupeaux ; il se fit délivrer les sommes énormes nécessaires à l'expédition, et se mit alors en marche avec ses troupes qui, suivant l'expression de la Bible, « couvrirent la face de la terre comme des sauterelles. »

Ses premiers exploits furent bien de nature à jeter la terreur parmi ses adversaires. Dans les montagnes d'Angè, à gauche de la Cilicie, il emporta de vive force tous les châteaux et les places fortes; il battit les Ismaélites, puis, traversant l'Euphrate, répandit l'épouvante sur la Mésopotamie. Il s'empara ensuite de tous les territoires situés entre la Cilicie et les frontières de Japhet, emmena en captivité les Madianites et fit ravager tous les champs qui entouraient la cité de Damas, à l'époque de la moisson.

Devant tant de désastres si rapidement accumulés, les peuples qui avaient d'abord résisté à Nabuchodonosor s'empressèrent d'envoyer des délégués à son général pour lui offrir leur soumission et essayer de désarmer sa colère, en lui proposant toutes leurs richesses et jusqu'à leur indépendance. Toutes les flatteries, toute la docilité qu'on lui témoigna furent impuissantes à adoucir la férocité de son cœur. L'implacable horde assyrienne continua à dévaster le pays jusqu'en Syrie et en Idumée.

## II

Dans ces terribles conjonctures, les Israélites qui résidaient sur le territoire de Juda se sentirent étreints par la crainte qu'Holopherne ne parvînt jusqu'à Jérusalem et ne détruisît le Temple du Seigneur. Justement soucieux d'éviter cette profanation, ils eurent le courage de se préparer à une résistance désespérée. Comme leurs forces étaient très réduites, ils firent appel au concours des Samaritains et se mirent en hâte à entourer leurs bourgades de remparts et de retranchements.

Leur grand-prêtre Eliakim prit en mains l'organisation de la résistance, écrivit ses ordres aux différentes cités et commanda notamment de garder les défilés par où pourrait déboucher l'ennemi. Comme les Juifs savaient bien que toute puissance est vaine si elle n'est pas appuyée sur l'aide suprême du ciel, ils implorèrent le Très-Haut, se revêtirent de cilices et offrirent des holocaustes. Eliakim, de son côté, parcourait le pays afin de stimuler la vaillance des hommes et de veiller aux dispositions nécessaires.

Naturellement la nouvelle de ces préparatifs belliqueux parvint à Holopherne, qui fut pris d'une violente colère. Jusqu'alors aucun des peuples affolés qui s'étaient trouvés sur son chemin n'avait osé tenter de lui barrer la route. Stupéfait et furieux, il réunit ses collaborateurs et l'un d'eux, Achior, chef des Ammonites, lui tint un étonnant langage. Il résuma l'histoire providentielle d'Israël, toujours protégé par le Très-Haut, et conclut audacieusement par cette assertion qui forme, si on peut dire, la moralité du livre : « Informez-vous si les Juifs ont commis quelque faute contre leur Dieu ; dans ce cas, attaquons-les, car leur Seigneur les livrera à votre puissance. Mais si cette nation n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons lui résister, parce que Dieu les défendra et nous deviendrons l'opprobre de la terre. »

Ces paroles suscitèrent l'indignation de tous les orgueilleux officiers, qui accablèrent Achior d'injures et de menaces. Holopherne ordonna de le livrer aux Juifs, en l'attachant à un arbre à proximité de Béthulie, afin qu'une fois la ville prise, il fût massacré avec ses défenseurs. Mais les habitants de la cité le délivrèrent et le reçurent avec honneur, en apprenant ce qui s'était passé.

Dès le lendemain, Holopherne ordonna à ses troupes de marcher contre Béthulie. En inspectant les abords de la place, il s'aperçut que celle-ci était alimentée en eau par un aqueduc qui partait d'une source située à l'extérieur de la ville. Dès lors l'assaut devenait inutile : il était plus simple et plus économique de réduire les assiégés par la soif. On se borna donc à placer des postes de garde autour des sources, afin d'en interdire l'accès, et l'on attendit.

Au bout de vingt jours, toutes les citernes de la ville étaient épuisées et le peuple commençait à souffrir cruellement. Il se rassembla autour de son chef Ozias, lui reprocha de l'avoir acculé à la mort en le poussant à combattre contre un ennemi invincible, et finit par exiger la reddition immédiate. Pourtant les Juifs n'allèrent pas jusqu'à blasphémer le Seigneur qui paraissait les abandonner, et au contraire ils l'invoquèrent avec larmes. Ozias profita de ce bon mouvement pour les exhorter à la patience et leur demanda un délai de cinq jours, après lesquels il remettrait la ville à l'adversaire si aucun secours n'était arrivé.

C'est alors que Judith entra en scène. Appartenant à une famille noble, elle était veuve depuis trois ans et demi, de Manassès, qu'une insolation avait frappé au milieu de ses champs. Depuis ce malheur, elle menait l'existence la plus pieuse, la plus mortifiée et la plus digne. Son élégante beauté et ses richesses la faisaient estimer par tous, mais moins encore que ses éminentes vertus. Elle fut saisie d'une sainte indignation en apprenant la décision d'Ozias, qui lui semblait tenter le Seigneur en lui impartissant un délai impératif. Elle fit appeler deux anciens du peuple, Chabri et Charmi, les admonesta avec vigueur,